

FICHE PÉDAGOGIQUE – Education nationale

SAISON 2012 – 2013

ESPACE DES ARTS DE CHALON SUR SAÔNE – SCÈNE NATIONALE

10^{ÈME} FESTIVAL INSTANCE

DANSE

« Beautiful Me »

SOLO - Chorégraphie et interprétation Gregory Maqoma

Vuyani Dance Theater

Genre : Danse contemporaine et africaine

Représentation

Judi 22 novembre

20H30

GRAND ESPACE

Durée 1heure

Interprète

Gregory Maqoma

Violoncelle

Bongani Kunene

Percussions

Mandla Nhlapo

Lumières

Michael Mannion

« Une fois sur scène, je deviens un être tout différent qui doit négocier avec toutes ces forces. Je suis là, au milieu de tous ces éléments, avec mes propres tensions, ma lutte, mon histoire. Il s'agit de me retrouver moi-même, mon identité est en jeu aussi, dans la relation avec mon père, avec l'histoire et le pouvoir en Afrique du Sud »



Avec *Beautiful Me*, Gregory Maqoma propose un solo engagé, questionnant l'identité, le colonialisme et l'indifférence des politiques à l'égard du SIDA, fléau n°1 en Afrique du Sud

POUR PRÉSENTER LE CHORÉGRAPHE À VOS ÉLÈVES

Gregory Maoma

Danseur, chorégraphe et pédagogue, Gregory Maqoma est considéré comme l'un des plus talentueux artistes de la nouvelle génération en Afrique du Sud.

Né à Johannesburg en 1973, il commence à intégrer la compagnie Moving into Dance, créée par Sylvia Glasser, artiste qui a beaucoup fait pour l'échange et le dialogue entre les artistes de différentes cultures.

POUR PRÉSENTER LA CHORÉGRAPHIE À VOS ÉLÈVES

Avec *Beautiful Me*, Gregory Maqoma propose un solo engagé, **questionnant l'identité, le colonialisme et l'indifférence des politiques à l'égard du SIDA, fléau n°1 en Afrique du Sud**. Il relève le défi de confronter les esthétiques de trois chorégraphes de renom : Faustin Linyekula (République Démocratique du Congo), Vincent Mantsoe (Afrique du Sud) et Akram Khan (Bangladesh). Leurs contributions apparaissent dans la pièce tant au travers du mouvement, de la musique que des textes, témoignant ainsi de leur sensibilité chorégraphique toujours en résonance avec la tradition, africaine ou asiatique.

La chorégraphie fait partie d'une trilogie : *Beautiful, Beautiful us et Beautiful me*

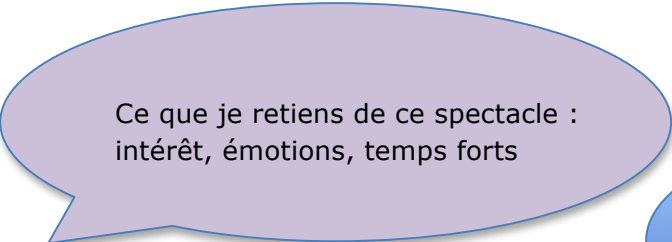
Gregory Maqoma est accompagné sur le plateau de quatre musiciens, qui offrent un mariage subtil entre cithare, percussions, violon et violoncelle donnant le sentiment de danser d'un point du monde à l'autre.

C'est la relation que chacun a tissé entre sa propre danse et la tradition qui relie les protagonistes de ce projet singulier. Plutôt que de danser trois solos, Gregory Maqoma, lui-même chorégraphe, a choisi d'assembler les éléments écrits pour lui au sein d'une seule pièce dans laquelle il devient le miroir de chacun, tout en dévoilant sa propre personnalité.

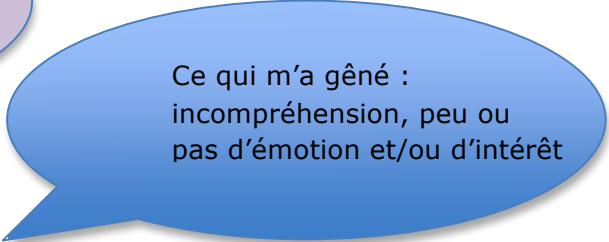
« *Dans ses représentations, Gregory utilise le corps comme véhicule pour raconter une histoire. Il amène la danse traditionnelle actuelle dans le présent. C'est un performer hors pair avec une très grande capacité de concentration intérieure. Son travail est spirituel dans les deux sens du terme* »
Akram Khan

OBSERVER - QUESTIONNER - S'INTERROGER

- Dans un premier temps, observer en demandant aux élèves de donner leur avis, leur sentiment, leurs émotions.



Ce que je retiens de ce spectacle :
intérêt, émotions, temps forts



Ce qui m'a gêné :
incompréhension, peu ou
pas d'émotion et/ou d'intérêt

- Dans un second temps, il semble intéressant de
 - Faire parler les élèves : comment et en quoi la contribution de chaque chorégraphe apparaît
 - Akram Khan (Bangladesh).
 - Faustin Linyekula (République Démocratique du Congo)
 - Vincent Mantsoe (Afrique du Sud)
 - Quelles questions de société sont posées ?
 - Qu'apporte la musique en live ?
 - Demander aux élèves ce qu'ils ont pu retenir du spectacle : une phrase, une image...
 - Pour **aller plus loin**, observer comment le chorégraphe décrit la beauté du continent africain, quel est le poids du passé (guerres, fléaux, colonialisme)
 - Quel est le poids de la tradition ?
 - Comment les tensions concernant la religion, les croyances et aussi les traditions sont elles évoquées, dépassées?
 - Quelles notes d'espoir porte la pièce ?

LA PRESSE EN PARLE



Paris-Art – Interview – Gregory Maqoma par Smaranda Olcèse - Trifan

Pouvez-vous nous parler de votre trilogie *Beautiful* et de la manière dont *Beautiful me*, présentée au Théâtre de la Ville, vient s'inscrire dans cet ensemble?

Tout a commencé en 2005. J'étais vraiment obsédé par la beauté de notre planète et également par la beauté de l'humanité. Je me suis focalisé tout particulièrement sur le continent africain, un continent qui a connu tant de guerres et qui pendant des siècles a été regardé par le monde occidental comme un lieu de non droits. C'est aussi un continent qui essaie de se retrouver après une longue période de colonialisme et il est assez partagé entre le poids du passé et l'histoire qu'il est en train d'écrire. J'essaie de trouver la beauté en tout cela.

J'ai commencé avec un duo, *Beautiful*, que je dansais avec Shanell Winlock, maintenant danseuse d'Akram Khan Company. Nous étions juste en train d'apprécier la beauté de la planète, le plateau était notre terrain de jeu.

Le deuxième volet, *Beautiful us*, s'attardait sur les manières dont les hommes peuvent être autodestructeurs, et contribuer à la dégradation de notre planète.

Dans *Beautiful me*, je m'intéresse à l'humanité, aux questions de pouvoirs et aux atrocités que nous avons vécues en Afrique à cause des luttes de pouvoir. Dans ce contexte, je me regarde en tant que citoyen du monde et je regarde aussi mes amitiés, Vincent Mantsoe, Akram Khan, Faustin Linyekula, des artistes de ma génération. J'essaie de trouver un langage commun, de faire passer ce que nous avons en commun, tout en étant tous originaires de différentes traditions, parlant différentes langues, et travaillant différentes formes d'expression artistique. Malgré tout cela, il y a quelque chose qui nous unit, une certaine relation aux traditions que nous revisitons et travaillons pour créer.

Il y a-t-il une tension dans votre travail entre une prise directe avec les dures réalités du monde contemporain, votre engagement politique et social et cette idée de beauté ?

Le politique est impliqué d'une certaine manière dans tous les aspects de la vie quotidienne, nous ne pouvons pas l'éviter. Mon œuvre n'est pas politique, je ne crée pas dans le but d'exprimer des idées politiques. Pourtant mes créations questionnent le contexte actuel, les pouvoirs décisionnaires et je trouve de la beauté dans cet acte, parce que j'approche l'humanité, une qualité très rare de nos jours. Pour moi la beauté est intimement liée à l'humanité, puissante force motrice dont nous avons besoin en tant qu'êtres humains pour créer une sorte d'harmonie dans le monde.

Quelles sont vos relations avec Vincent Mantsoe, Akram Khan, Faustin Linyekula ?

Ce sont des amis de longue date, tout particulièrement Vincent Mantsoe. Nous avons grandi dans le même township et nous avons commencé la danse ensemble. Même si nous venons du même milieu, notre ethos et nos formes d'expression sont très différents. Vincent Mantsoe s'inspire des ancêtres, sa mère est une sangoma, une guérisseuse traditionnelle. Je viens d'un milieu chrétien, donc il y a toujours eu des tensions entre nous deux en ce qui concerne la religion, les croyances et aussi les traditions. J'ai dansé dans plusieurs de ses pièces, mais j'ai maintenu cette distance pendant des années et je ne me suis jamais impliqué complètement dans ses œuvres. Donc pour moi il s'agissait d'une curiosité: connaître de plus près les raisons de ses choix et ses formes esthétiques. J'avais besoin de le prendre comme étude de cas pour entrer en contact avec ces réalités là, mais aussi pour retrouver mes propres ancêtres d'une certaine manière, à travers sa signature, son esthétique et sa manière de penser.

Et Faustin Linyekula ?

J'ai rencontré Faustin Linyekula en 1986 au Kenya. Il s'était auto-exilé là-bas et nous avons tout de suite su que nous voulions faire quelque chose ensemble. Ce fut *Tales of the Mud Wall* créé à Vienne en 2000. La rencontre avec Faustin Linyekula m'a marqué, m'a profondément touché. J'ai commencé à mettre en question l'état d'esprit d'un artiste, d'un être humain vivant en Afrique avec toutes ces atrocités. C'est devenu une part du poids que je porte. Pourtant il y avait une tension extrême entre nous deux parce que nous venons aussi de contextes, de réalités très différentes. Je considère ses réalités insupportables, impossibles à assumer pour tout être humain. Alors que mes réalités étaient encore supportables. Même si j'ai connu l'époque de l'apartheid, je viens d'un milieu assez protégé, j'ai toujours vécu avec ma famille, je n'ai jamais eu à m'exiler. Je me suis donc beaucoup impliqué dans cette relation. Il y avait des choses qui m'échappaient et je voulais arriver à les saisir. C'était très important pour moi de rester en contact même après son retour au Congo, suivre de loin sa nouvelle vie au pays.

Nous avons beaucoup échangé sur l'histoire, l'histoire de l'Afrique, ou encore sur cette idée des noms qui définissent d'une certaine manière les origines et sur les changements de noms imposés par les pouvoirs : être obligé de renoncer à un nom ou de prendre un nom. Je porte aussi le poids de mon propre nom, Gregory, un nom chrétien, très attaché au colonialisme, car selon les lois de l'apartheid on devait porter un nom chrétien pour être reconnu en tant que personne et citoyen. Le nom traditionnel de la maison, Vuyani, n'était pas reconnu! Je suis identifié comme Gregory Maqoma et c'est pour cela que j'ai voulu que ma compagnie porte mon autre nom. Et en même temps je dois porter ce nom, Gregory, qui est riche de connotations historiques et définit ma relation avec mon père. Oui, les noms sont devenus très importants dans la pièce!

Le chorégraphe Akram Khan est celui que vous avez rencontré le plus récemment...

Oui, en 2002. Je présentais, pour la première fois en Angleterre, *Southern Comfort*, mon duo avec Shanell Winlock. Il a vu la pièce et cela lui a directement parlé. Nous avons commencé à échanger, il est venu en Afrique du Sud présenter ses œuvres. Ensuite, il m'a invité à participer à son projet *Variations for Vibes, Strings & Pianos* (2006) sur la musique de Steve Reich. J'ai commencé à regarder de plus près les processus qu'il engage dans la création de ses pièces. C'est un artiste qui se nourrit beaucoup d'une tradition en tant que forme esthétique, il crée des pièces très contemporaines, mais avec des références traditionnelles très marquées. Nous avons engagé un dialogue sur cet aspect, la tradition Kathak et ses influences, et partagé plein de choses sur le plan humain. Nous avons passé des heures et des heures à discuter ou à expérimenter du mouvement. Nous avons réalisé combien nous nous ressemblions: lui aussi a été influencé par Michael Jackson. D'ailleurs, nous avons tous en commun l'attrait pour cet icône: Vincent, Faustin....

Par la suite j'ai commencé à développer ma création en me nourrissant de ce matériel. Beautiful me est une continuelle conversation sur scène avec ces artistes. Elle répond à l'histoire, mais aussi à l'actualité, tout en ouvrant des portes vers le futur. Chaque soir, c'est une nouvelle offrande, un don de soi en réaction directe au moment présent.

Pouvez-vous entrer dans les détails de cette création? Comment avez-vous travaillé avec ces artistes?

Nous avons passé beaucoup de temps ensemble et ils ont été tous extrêmement généreux. Ils ont partagé des choses très intimes: dans le travail, l'esthétique, les traditions. Et ils se sont ouverts à moi car nous avons atteint un certain niveau de confiance et ils savaient que je n'allais pas dupliquer leur œuvre, mais me positionner dans le prolongement de leur processus. Il ne s'agissait pas pour moi de devenir un danseur de Kathak, ni de vénérer les ancêtres ou de copier l'expérience de Faustin en tant que congolais. J'allais les utiliser comme des études de cas, j'avais besoin d'écrire d'une certaine manière, ma thèse, à partir de leurs matériaux.

Enfin, quel type de rapport entretenez-vous avec la musique, dans cette pièce et dans votre oeuvre?

La musique est très importante dans mes créations. Je travaille toujours avec des musiciens en live parce que, encore une fois, il s'agit de se retrouver soi-même dans l'instant, dans cette communication avec les musiciens. C'est une relation de confiance. Les tambours sont primordiaux pour Vincent, ils invoquent les esprits. La cithare est utilisée dans la tradition indienne comme une forme d'invocation. Le violoncelle et le violon sont pour moi de nature sacrée, ils ramènent l'harmonie dans la pièce, ils font la transition entre les deux mondes. Je travaille beaucoup avec les extrêmes, mais en même temps j'essaie de trouver le chemin du milieu.